

## Le code Paillasson

Robert Lévesque

---

Number 115, Fall 2007

À table!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14089ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lévesque, R. (2007). Le code Paillasson. *Moebius*, (115), 19–26.

## ROBERT LÉVESQUE

### *Le code Paillasson*

« Pour écrire il faut courir le monde,  
mais les livres s'écrivent assis à une table. »

Jean Giono

Il est tout de même curieux d'apprendre (si nous ne le savions pas) que celui qui, dans l'*Encyclopédie* des Lumières, nous a indiqué comment s'asseoir à table pour écrire s'appelait Paillasson ; il est comique que ce type, avec un nom pareil, un nom à coucher dehors, soit resté à la porte, en dehors de l'histoire littéraire. Il est bien oublié, l'encyclopédiste Paillasson ! Mais qu'un homme de main de Denis Diderot n'ait pas un droit d'asile posthume dans quelque dictionnaire, ça doit se trouver en grand nombre, remarquez ; ils furent plus d'une centaine de tâcherons, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, de 1751 à 1772, à bosser dur pour le patron, le fébrile DD. Combien n'auront pas connu le sort injuste de ce Paillasson (son prénom est encore plus perdu que lui) ? Les pointures, pardi, comme toujours ! On les compte sur les doigts d'une main et demie, le Gros d'Alembert et ses mathématiques, Diderot *himself* bien sûr (plus de trois mille cinq cents articles à lui seul), le cher Buffon, le meilleur ami du chien, la plus noble conquête du cheval, l'homme qui a mis du style dans la maison..., puis Montesquieu qui mourut après avoir remis son article sur le « Goût », Daubenton qui a sa station de métro dans le V<sup>e</sup>, sur la ligne 7, on en sort pour aller bouffer sur la Mouffe, et puis évidemment les stars étoilées, mortes depuis longtemps et brillantes encore à nos yeux, Voltaire et Rousseau, que

tout le monde connaît sans avoir à en lire une ligne, des statures à statues, ces deux-là, des colosses contre lesquels, maintenant dressés en bronze, les épaules et les têtes recouvertes de crottes de pigeons, à Paris, à Genève, il fait bon pisser la nuit à la dérobee...

Mais notre Paillasson ! L'histoire avec sa petite hache l'a bien cisailé, celui-là, l'a déchiqueté après s'être essuyé les pieds sur lui durant (durant ? Sans présence au dictionnaire, on n'a pas ses dates !), durant sa vie de gratte-papier, le pauvre... Pauvre, pauvre Paillasson ! C'est « difficile »... l'oubli total. Pas de bouche de métro, pas de rue, mais, j'y pense, entre vous et moi, aimerions-nous demeurer dans la rue Paillasson, boulevard Paillasson, impasse Paillasson, passage Paillasson, allée Paillasson ? Aurait-on, jadis, nommé une bibliothèque ou un gymnase à sa mémoire que les lecteurs et les sportifs (si peu souvent les mêmes) se seraient plaints de génération en génération ! Bref, si je le ramène, le Paillasson de l'*Encyclopédie*, c'est (en déplorant que n'existe aucun tableau sur lequel, peinte par Michel Van Loo ou Maurice Quentin de La Tour, on aurait pu avoir, accrochée dans des salles d'étude de lycées de province, une idée de sa tronche) pour saluer ce philosophe ultra-pragmatiste grâce à qui l'on peut savoir, depuis deux cent cinquante ans, comment s'asseoir à table pour écrire... Car, s'il est oublié, le plumitif, ses textes demeurent au creux des dix-sept tomes de l'ouvrage collectif (*L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*), dont celui-ci, simplement titré *L'Art d'écrire*, va comme suit...

Pour que rien ne gêne le mouvement, il faut que les jeunes gens approchent la partie gauche du corps de la table sans s'y appuyer, ni même y toucher, et qu'ils en éloignent la partie droite à une distance de quatre à cinq doigts. Le bras gauche doit avancer sur le devant de la table, et y poser depuis le coude jusqu'à la main, dont les doigts seuls doivent tenir le papier dans une direction toujours verticale, le faisant monter ou descendre, et le conduisant à droite ou à gauche, selon les circonstances. Le corps doit être baissé un peu en avant, et la tête obéir à cette inclination sans pencher

absolument sur aucune épaule. Les yeux doivent se poser sur le bec de la plume, et les jambes se poser à terre; il faut que la gauche se mette en vis-à-vis le corps en obliquité, et que l'autre s'en éloigne en se portant sur la droite.

Cette stricte codification était, pour la bonne compréhension de ses contemporains, illustrée par une gravure d'un artisan anonyme que l'on trouve dans l'un des volumes de planches qui accompagnaient l'œuvre entier de l'*Encyclopédie*, cette somme de connaissances qui est en quelque sorte un dialogue entre articles et planches. Je l'ai sous les yeux, cette gravure. Il y a en effet une table, aux quatre pattes sculptées (on dirait des serpents lascifs et calcifiés dans leur dernier coït), la lumière entre dans la pièce par une large fenêtre dont on a tiré les rideaux et, à mon avis, il est seize heures dix ou quelque part par là en automne; une jeune femme est assise (serait-ce M<sup>me</sup> Paillasson?) qui a bien sa partie gauche du corps près de la table sans s'y appuyer, ni même y toucher, et, si je le pouvais, je mettrais bien quatre à cinq doigts entre le rebord de la table et la poitrine corsetée serrée de l'écrivante. Son bras gauche avancé sur le devant de la table, elle tient du bout des doigts une feuille (qu'elle fera monter et descendre au gré de l'écriture, on lui fait confiance), et sa main droite tient une plume d'oie avec laquelle elle écrit allons savoir quoi...; sa tête (on dirait vraiment qu'elle a une moustache) ne penche absolument sur aucune épaule (les siennes, car elle est seule), elle se tient droite comme un piquet, et ses jambes, que l'on ne voit pas sous l'épaisse jupe longue et gonflée, mais dont on distingue au bas les bouts de souliers minuscules comme deux souris guetteuses, semblent, en effet, la gauche en obliquité vis-à-vis le corps, la droite pointée légèrement vers la droite, et les yeux de la belle n'en ont que pour le bec bien encre.

M'est avis que Diderot, « l'ami Denis », lisant cela, frais imprimé, se moqua de cette rigidité posturale imposée dans l'acte d'écrire, comme si l'écriture n'était que le résultat d'une discipline corporelle, et peut-être lui a-t-il dit d'aller s'asseoir ailleurs, traitant ce Paillasson de

graine de fonctionnaire ; lui, le bohème bonhomme Diderot qui, avant de se lancer dans la création collective de l'*Encyclopédie*, avait, comme Sade à Charenton, Voltaire à la Bastille, dû écrire à la dure, incarcéré en 1749 au château de Vincennes (le donjon était prison d'État) pour sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* où, s'adressant à sa maîtresse, Madame de Puisieux, il se moquait de rien de moins que de Dieu. C'est la fille unique de Diderot, Angélique (madame de Vandeuil, bien mariée à un négociant libre-penseur de Langres), qui nous a raconté comment son paternel se débrouillait pour pisser de la copie sans table ni plume ni bec, ni jambe gauche en obliquité :

Il trouva le moyen de charmer un peu sa douleur. Il avait dans sa poche un cure-dent, il en fit une plume ; il détacha de l'ardoise à côté de sa fenêtre, la broya, la délaya dans du vin ; son gobelet cassé fit un écritoire, et ayant un volume du *Paradis perdu* de Milton, il en remplit les feuillets blancs et les interlignes de réflexions sur sa position et de notes sur le poème.

Et le grand Rousseau (qui connaissait la musique, et la préférait italienne) devait s'en foutre, lui aussi, de cette directive de pion dudit Paillasson, Rousseau qui, si l'on en croit l'une de ses confessions écrites à Wotton dans le comté de Derby alors qu'il était en délicatesse avec la France (son *Contrat social* saisi), les philosophes (sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* ne passait pas à la poste...) et les pasteurs suisses (qui brûlaient son *Émile*), n'avait besoin ni de table ni de plume pour écrire... Il l'avouait, le Jean-Jacques filé à l'anglaise et habillé à l'arménienne, c'était *mental* son affaire, métaphysique sa posture, et il épargnait sur l'encre : « Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier ; c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois, que j'écris dans mon cerveau. »

On trouve chez Beaumarchais, contemporain de Paillasson mais pas encyclopédiste pour deux sous (lui et Diderot, ça faisait deux, Diderot le considérant comme un vulgaire « faiseur d'argent », mais Diderot n'a pas

assisté au *Mariage de Figaro* que l'on créa alors même qu'il mourait dans les bras de sa femme après avoir mangé du mouton bouilli et dégusté un abricot), on trouve chez Beaumarchais, donc, un comportement à la table de travail absolument original et sans discipline aucune, sans positions de jambes particulières. Pierre-Augustin Caron clouait sur son bureau une pantoufle en or de la femme qu'il aimait (il devait clouer et déclouer selon les passades, la table en marqueterie en souffrait) et, au moment de commencer à écrire, il baisait dévotement la pantoufle chère pour trouver son inspiration, lancer une réplique de Figaro, mais peut-être était-ce aussi tout simplement (et là je rejoindrais Diderot dans sa dénonciation de l'arrivisme de celui qui fut d'abord le professeur de harpe des filles de Louis XV) parce que la pantoufle de la belle était en or...

De nos jours, un Angelo Rinaldi, Corse parisianisé, académicien dégriffé, serait à ranger chez les très rares disciples de cet encyclopédiste oublié qui fut (le savait-elle ?) l'ancêtre de l'Américaine Emily Post avec son traité *Etiquette*, Rinaldi qui affirme écrire à sa table de travail toujours cravaté, en noir de préférence : « Je garde ma cravate par respect pour la grammaire. Pas d'abandon, on ne sait jamais... » Il me fait penser à Buffon qui n'écrivait jamais sur ses « animaux spermatiques » et ses « sauvages » sans avoir enfilé des manchettes en dentelle. « Pas d'abandon » : c'est Paillasson qui serait reconnaissant et ravi !

Par contre, des dissidents de la discipline « paillassonnaire » (l'assise droite, jambe gauche en obliquité, les yeux sur le bec), on en trouvera des tas, ceux qui écrivent au lit dans une chambre tapissée de liège (j'en connais au moins un), ceux qui écrivent debout comme s'ils s'adressaient à leur siècle (Hugo, hélas) ou parce qu'ils ont mal au dos et ne peuvent même plus jouer au tennis (cher Jacques Poulin chez qui *la création est une histoire de douleur*), ceux qui, comme Pessoa le 8 mars 1914 à Lisbonne, s'approchant d'une haute commode, vont tellement être assailli par l'inspiration qu'ils ne pourront plus se rasseoir avant d'avoir écrit, sur le dessus de cette commode à trois étages de tiroirs, au moins trente poèmes signés par différents hétéronymes, tous en extase...

On trouve avec le poète Francis Ponge, celui qui passa un *Savon* aux philosophes, décrassant l'intellect des Sartre et Camus, gênant Paulhan, l'un des dissidents les plus rebelles à la codification de Paillason, à l'étiquette du maintien classique. Ponge (qui jouera au ping-pong avec Pinget) nous a avoué avoir écrit son *Parti pris des choses*, dans les années 1930, de cette manière assez inhabituelle :

Dans l'appartement où je vivais avec ma mère, j'avais arrangé une petite pièce qui était un ancien cabinet de toilette où il n'y avait qu'une chaise et une petite table. Cette pièce était sans fenêtre. J'étais là un peu comme un anarchiste travaillant en secret. Quelles étaient mes armes ? Au mur j'avais épinglé un alphabet en gros caractères ; et, sous la table, il y avait mon *Littré*. Je travaillais en général les pieds sur la table, pour ne pas travailler comme on travaille à l'école, pour me mettre dans une espèce d'état second.

Cet ancien cabinet de toilette sans fenêtre, ce caractère secret du fait d'écrire, ça va nous mener droit chez Kafka, bien sûr, mais passons d'abord (foin de la chronologie) chez un paysan de la Creuse, Pierre Michon, l'auteur de *Vies minuscules*, né en 1945, et pour qui la table de travail, si l'inspiration venait, équivalait à un champ de trait, de labour : « Je ne me mets pas à ma table de travail tous les matins, je ne travaille pas de manière raisonnable. J'attends le texte, j'attends comme un bœuf, pour reprendre l'expression de Kafka ». Un bœuf fou, angoissé, captif. Dans son *Journal*, Kafka écrit : « L'existence de l'écrivain dépend vraiment de sa table de travail ; en fait il ne lui est jamais permis de s'en éloigner s'il veut échapper à la folie ; force lui est de s'y accrocher avec les dents ». Avec mille pattes, aurait-il pu écrire, le singulier auteur de *La métamorphose*...

En janvier 1913, un an, un mois et une semaine avant que Pessoa connaisse son « jour triomphal » sur une haute commode (c'était celle de sa tante chez qui il habitait alors, au 24 de la rue Passos Manuel), Franz Kafka, à Prague, écrivait à son improbable fiancée berlinoise, Felice Bauer :

J'ai souvent pensé que la meilleure façon de vivre pour moi serait de m'installer avec une lampe et ce qu'il faut pour écrire au cœur d'une vaste cave isolée et verrouillée. On m'apporterait mes repas, et on les déposerait toujours très loin de ma place, derrière la porte la plus éloignée de la cave. Aller chercher mon repas en robe de chambre en passant sous toutes les voûtes de la cave serait mon unique promenade. Puis, je retournerais à ma table, je mangerais avec circonspection et je me remettrais aussitôt à travailler.

Notons ici que Jules Verne, qui ne travaillait pas à la cave mais à l'étage, la fenêtre de son bureau donnant sur le chemin de fer qui traversait Amiens, tenait tout de même (comme Kafka le souhaitera) à être véritablement « verrouillé » pour écrire ses aventures. Et M<sup>me</sup> Verne n'avait pas la clé ! Elle faisait chauffer la soupe à midi, son mari sortait du cabinet de travail à midi vingt, et, pour que tout aille très vite, il s'assoyait sur une chaise basse de sorte à avoir la bouche à hauteur du dessus de la table, avalant son brouet dans le temps de le dire... Et il filait se rembarquer, pour s'enfoncer vingt mille lieues sous les mers... Mais c'est autre chose, je m'égaré...

Revenons, pour conclure, au code Paillasson. Les Lumières n'étaient pas toujours des lumières, on l'aura compris à l'évocation de celui qui pensait nous révéler et nous imposer que, pour écrire, la position assise à une table dans une pièce presque nue et bien éclairée était de rigueur, en toute rigueur, rigoureusement ; Oscar Wilde et Jean Genet ont écrit leurs meilleurs textes à l'ombre, accroupis entre le châlit et la chiotte, Kerouac *On the road* sur des rouleaux de papier de toilette, Verlaine à l'hosto, Marguerite Audoux à l'atelier entre mannequin sans tête et machine à coudre, Huysmans au ministère de la Police, rue des Saussaies, Cocteau au coin cuisine pendant que Marais dormait encore dans la chambre faisant bureau (ils étaient à l'étroit rue Montpensier), Gary dans son bain mousseux, cigare au bec, et je pense soudain à Schiller qui n'écrivait pas s'il n'avait, dans le tiroir de son bureau, des poires pourries...



La photographe Sophie Daniélou-Bassouls, qui mitraille pour le *Figaro littéraire* depuis trente ans, a demandé à cinq cent cinquante écrivains de par le monde (*Écrivains*, Flammarion, 2001) où et comment ils désiraient se faire « prendre » (*le petit oiseau va sortir!*) : une petite vingtaine sur le lot a accepté que ce soit à leur table de travail mais aucun, évidemment, ne respecta le code Paillasson ; c'est Arrabal les pieds nus croisés et posés dessus comme s'il écrivait avec ses orteils, c'est Cortázar debout devant elle une clope entre les doigts, c'est René Girard assis d'une fesse (la gauche) sur le coin de la sienne, c'est Graham Greene qui l'a remplacé par un énorme pouf, c'est Jean d'Ormesson dont la table est un Everest de paperasses, c'est André Pieyre de Mandiargues qui lui tourne le dos de façon hautaine et perverse, c'est Jules Roy qui a l'air de l'engueuler, sa table, et qui résume peut-être ainsi la seule, la grande attitude de l'écrivain se mettant à table, pour avouer, pour manger le morceau, car la littérature, c'est le crime..., n'est-ce-pas, et l'aveu, et la sentence, et la peine, et le pardon, et la mort, alouette ! Et que cet emmerdeur de Paillasson se le tienne pour dit une fois pour toutes.